

chez une élite. Mais, en attendant, quel cri désespéré monte de l'humanité souffrante! Comment vivre sans mensonge et sans illusion? S'il n'y a pas, quelque part, un autre monde où règne la justice, où les méchants sont punis et les bons récompensés, comment vivre sans révolte cette abominable vie humaine? La nature est injuste et cruelle, la science paraît aboutir à la loi monstrueuse du plus fort : dès lors, toute morale croule, toute société va au despotisme. Et, dans la réaction qui se produit, dans cette lassitude de trop de science que je signalais, il y a aussi ce recul devant la vérité, mal expliquée encore, d'une féroce apparence, à nos faibles yeux incapables de pénétrer et de saisir toutes les lois. Non, non! qu'on nous ramène au bon sommeil de l'ignorance! La

réalité est une école de perversion, il faut la tuer et la nier, puisqu'elle ne saurait être que la laideur et le crime. Et l'on saute dans le rêve, il n'y a plus que ce salut : échapper à la terre, mettre sa confiance dans l'au-delà, espérer qu'on y trouvera enfin le bonheur, la satisfaction de notre besoin de fraternité et de justice.

C'est, aujourd'hui, cet appel désespéré au bonheur que nous entendons. Pour ma part, il m'attendrit infiniment. Et remarquez qu'il monte de tous côtés, comme une voix lamentable, au milieu du retentissement de la science en marche, qui n'arrête ni ses trains, ni ses machines. Assez de vérité, donnez-nous de la chimère! Nous n'aurons de repos qu'à rêver ce qui n'est pas, qu'à nous perdre dans l'inconnu. Là,

seulement, s'épanouissent les fleurs mystiques dont le parfum endormira nos souffrances. Déjà, la musique a répondu, la littérature s'efforce de satisfaire la soif nouvelle, la peinture se convertit à la mode. Je vous parlais de l'exposition du Champ-de-Mars : vous y verrez fleurir toute cette flore de nos anciens vitraux, les vierges élancées et grêles, les apparitions dans des ombres crépusculaires, les personnages raidis et aux gestes cassés des primitifs. C'est la réaction contre le naturalisme, qui est mort et enterré, assure-t-on. En tous cas, le mouvement est indéniable, car il a gagné toutes les manifestations de l'esprit, et il faut en tenir grand compte, pour l'étudier et l'expliquer, si l'on ne veut pas désespérer de demain.

Pour moi, messieurs, qui suis un vieux

positiviste endurci, il n'y a là qu'un arrêt fatal dans la marche en avant. Encore n'y a-t-il pas arrêt, puisque nos bibliothèques, nos laboratoires, nos amphithéâtres, nos écoles ne sont pas désertés. Ce qui me rassure aussi, c'est que le sol social n'a pas changé, qu'il est toujours le sol démocratique où a poussé le siècle. Pour qu'un nouvel art fleurît, pour qu'une croyance nouvelle changeât la direction de l'humanité, il faudrait à cette croyance un nouveau sol qui lui permit de germer et de grandir, car il n'y a pas de société nouvelle sans un nouveau terrain. La foi ne ressuscite pas, on ne peut faire que des mythologies avec les religions mortes. Aussi le prochain siècle ne sera-t-il que l'affirmation du nôtre, dans cet élan démocratique et scientifique qui nous a emportés et qui

continue. Ce que je puis concéder, c'est, en littérature, que nous avons trop fermé l'horizon. J'ai, personnellement, regretté déjà d'avoir été un sectaire, en voulant que l'art s'en tint aux vérités prouvées. Les nouveaux venus ont rouvert l'horizon, en reconquérant l'inconnu, le mystère, et ils ont bien fait. Entre les vérités acquises par la science, qui dès lors sont inébranlables, et les vérités qu'elle arrachera demain à l'inconnu, pour les fixer à leur tour, il y a justement une marge indécise, le terrain du doute et de l'enquête, qui me paraît appartenir autant à la littérature qu'à la science. C'est là que nous pouvons aller en pionniers, faisant notre besogne de précurseurs, interprétant selon notre génie l'action des forces ignorées. L'idéal, qu'est-ce donc autre chose que l'inexpliqué,

ces forces du vaste monde dans lesquelles nous baignons, sans les connaître ? Et s'il nous est permis d'inventer des solutions expliquant l'inconnu, oserions-nous remettre en question les lois découvertes, pour les imaginer autres, et, par là même, les nier ? A mesure que la science avance, il est certain que l'idéal recule, et il me semble que l'unique sens de la vie, l'unique joie qu'on doit mettre à la vivre, est dans cette conquête lente, même si l'on a la mélancolique certitude qu'on ne saura jamais tout.

A l'heure trouble que nous traversons, messieurs, dans notre époque si rassasiée et si tâtonnante, il s'est donc levé des pasteurs d'âmes qui s'inquiètent et qui proposent ardemment une foi à la jeunesse. L'offre est généreuse, mais le malheur est

que, selon le prophète, cette foi change et s'altère. Il en est de plusieurs sortes, aucune ne me paraît ni bien claire ni bien arrêtée: On vous conjure de croire, sans vous dire nettement à quoi. Peut-être ne le peut-on pas, peut-être aussi ne l'ose-t-on pas. Vous croirez pour le bonheur de croire, vous croirez surtout pour apprendre à croire. Le conseil n'est pas mauvais en soi: c'est un grand bonheur certainement que de se reposer dans la certitude d'une foi, n'importe laquelle; et le pis est qu'on n'est pas maître de la grâce et qu'elle souffle où elle veut.

Je vais donc finir en vous proposant, moi aussi, une foi, en vous suppliant d'avoir la foi au travail. Travaillez, jeunes gens! Je sais tout ce qu'un tel conseil semble avoir de banal; il n'est pas de dis-

tribution de prix où il ne tombe, parmi l'indifférence des élèves. Mais je vous demande d'y réfléchir, et je me permets, moi qui n'ai été qu'un travailleur, de vous dire tout le bienfait que j'ai retiré de la longue besogne dont l'effort a rempli ma vie entière. J'ai eu de rudes débuts, j'ai connu la misère et la désespérance. Plus tard, j'ai vécu dans la lutte, j'y vis encore, discuté, nié, abreuvé d'outrages. Eh bien! je n'ai eu qu'une foi, qu'une force, le travail. Ce qui m'a soutenu, c'est l'immense labeur que je m'étais imposé. En face de moi, j'avais toujours le but, là-bas, vers lequel je marchais, et cela suffisait à me remettre debout, à me donner le courage de marcher quand même, lorsque la vie mauvaise m'avait abattu. Le travail dont je vous parle, c'est le travail réglé, la

tâche quotidienne, le devoir qu'on s'est fait d'avancer d'un pas chaque jour dans son œuvre. Que de fois, le matin, je me suis assis à ma table, la tête perdue, la bouche amère, torturé par quelque grande douleur physique ou morale ! Et, chaque fois, malgré la révolte de ma souffrance, après les premières minutes d'agonie, ma tâche m'a été un soulagement et un réconfort. Toujours je suis sorti consolé de ma besogne quotidienne, le cœur brisé peut-être, mais debout encore, et pouvant vivre jusqu'au lendemain.

Le travail ! messieurs, mais songez donc qu'il est l'unique loi du monde, le régulateur qui mène la matière organisée à sa fin inconnue ! La vie n'a pas d'autre sens, pas d'autre raison d'être ; nous n'apparaissions chacun que pour donner notre somme

de labeur et disparaître. On ne peut définir la vie autrement que par ce mouvement communiqué qu'elle reçoit et qu'elle lègue, et qui n'est en somme que du travail, pour la grande œuvre finale, au fond des âges. Et, alors, pourquoi ne serions-nous pas modestes, pourquoi n'accepterions-nous pas la tâche individuelle que chacun de nous vient remplir, sans nous révolter, sans céder à l'orgueil du moi, qui se fait centre et ne veut pas rentrer dans le rang ?

Dès qu'on l'a acceptée, cette tâche, et dès qu'on s'en acquitte, il me semble que le calme doit se produire chez les plus torturés. Je sais qu'il est des esprits que l'infini tourmente, qui souffrent du mystère, et c'est à ceux-là que je m'adresse fraternellement, en leur conseillant d'oc-

cuper leur existence de quelque labeur énorme, dont il serait bon même qu'ils ne vissent pas le bout. C'est le balancier qui leur permettra de marcher droit, c'est la distraction de toutes les heures, le grain jeté à l'intelligence pour qu'elle le broie et en fasse le pain quotidien, dans la satisfaction du devoir accompli. Sans doute, cela ne résout aucun problème métaphysique ; il n'y a là qu'un moyen empirique de vivre la vie d'une façon honnête et à peu près tranquille ; mais n'est-ce donc rien que de se donner une bonne santé morale et physique, et d'échapper au danger du rêve, en résolvant par le travail la question du plus de bonheur possible sur cette terre ?

Je me suis toujours méfié de la chimère, je l'avoue. Rien n'est moins sain pour l'homme et pour les peuples que l'illusion :

elle supprime l'effort, elle aveugle, elle est la vanité des faibles. Rester dans la légende, s'abuser sur toutes les réalités, croire qu'il suffit de rêver la force pour être fort, nous avons bien vu où cela mène, à quels affreux désastres. On dit aux peuples de regarder en haut, de croire à une puissance supérieure, de s'exalter dans l'idéal. Non, non ! c'est là un langage qui parfois me semble impie. Le seul peuple fort est le peuple qui travaille, et le travail seul donne le courage et la foi. Pour vaincre, il est nécessaire que les arsenaux soient pleins, qu'on ait l'armement le plus solide et le plus perfectionné, que l'armée soit instruite, confiante en ses chefs et en elle-même. Tout cela s'acquiert, il n'y faut que du vouloir et de la méthode. Le prochain siècle, l'avenir illimité est au travail, qu'on

en soit bien convaincu. Et ne voit-on pas déjà, dans le socialisme montant, s'ébaucher la loi sociale de demain, cette loi du travail pour tous, du travail libérateur et pacificateur !

Jeunesse, ô jeunesse, mettez-vous donc à la besogne ! Que chacun de vous accepte sa tâche, une tâche qui doit emplir la vie. Elle peut être très humble, elle n'en sera pas moins utile. N'importe laquelle, pourvu qu'elle soit et qu'elle vous tienne debout ! Quand vous l'aurez réglée, sans surmenage, simplement la quantité qu'il vous sera permis de donner chaque jour, elle vous fera vivre en santé et en joie, elle vous délivrera du tourment de l'infini. Quelle saine et grande société cela ferait, une société dont chaque membre apporterait sa part logique de travail ! Un homme

qui travaille est toujours bon. Aussi suis-je convaincu que l'unique foi qui peut nous sauver est de croire à l'efficacité de l'effort accompli. Certes, il est beau de rêver d'éternité. Mais il suffit à l'honnête homme d'avoir passé, en faisant son œuvre.

ÉMILE ZOLA.